



ISSN 1766-2796

ISSN en ligne 2261-1045

Vieillir/Écrire : l'expérience de l'exil chez Jules Vallès

Hichem Chebbi

Lycée Voltaire, Paris, France

hichemchebbi72@yahoo.fr

Résumé

Cet article se propose de montrer les différents aspects que prend la fuite du temps dans le quotidien de Vallès exilé. Il s'appuie sur sa correspondance avec Hector Malot et Arnould, deux hommes qui ont partagé, à travers leurs échanges épistolaires, les douleurs de leur ami. Il met aussi en relief les formes de la résistance de l'homme Vallès face à un destin qu'il voit comme tragique (censure, misère, solitude, mort,...) et identifie les quelques « faiblesses » qui ont traversé son séjour en Angleterre. Enfin, cette écriture vallésienne de l'exil (Correspondance, journalisme roman), n'interroge-t-elle pas, d'une part, les rapports d'un auteur avec l'histoire et d'autre part, son rôle de témoin vieillissant et qui se trouve désormais à distance des événements qu'il a vécus ?

Mots-clés : écriture, censure, exil, vieillir

Aging, Writing: The Experience of Exile By Jules Valles

Abstract

This article intends to expose various aspects of time fleeting in Vallès daily life during exile. It is based on his correspondence with Hector Malot and Arnould, who shared, through their epistolary exchanges, their friend's sufferings. It also highlights the forms of Vallès' resistance, a man fronting his tragic destiny (censorship, misery, loneliness, death...) and identifying the little "weaknesses" he came across during his vacation in England. Finally, in one hand, is it a query identifying Vallès' exile writing (correspondence, novel, and journalism) as probing the author's relationship with history, and on the other hand his own position as an aging witness who currently finds himself at a distance from the events he has been experiencing.

Keywords: writing, censorship, exile, aging

*« L'exil sans porte sur la France, sans soupape de dégagement,
l'exil est horrible. »*

(Lettre à Malot, 11 septembre 1875)

Si le mot « vieillir » est souvent associé à la notion du temps et non pas à celle du lieu, c'est que l'effet des années, dans le processus du vieillissement, compte

plus que celui des espaces occupés. En effet, durant la vie d'un homme, le lieu occupé ne ferait qu'accentuer ou ralentir l'irréversible et ne constitue guère un élément primordial dans l'avancement en l'âge. *Le Trésor de la Langue Française* met l'accent sur « la dégradation physique » et insiste sur le fait de « prendre de l'âge » et de subir « les assauts du temps ». *Le Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse met en relief la notion de la diminution puisqu'il associe l'avancement en âge à la dégradation physique qui conduit à « tomber dans les infirmités de la vieillesse ». *Le Grand Robert* revient sur une notion plus matérielle qui est celle de l'usure, et introduit la notion de « changement » et de « métamorphose » : « changer d'aspect par le fait de l'âge ». Ainsi, le fait de vivre dans un milieu familier ou étranger n'a jamais été un facteur essentiel dans la définition du mot « vieillir ».

Toutefois, on sait qu'être condamné à quitter son pays - avec interdiction d'y revenir à tout jamais ou après une certaine période - ou bien choisir de s'expatrier par peur ou simplement par dégoût, change la vie d'un homme. Les expériences douloureuses qu'ont connues plusieurs hommes politiques ou écrivains durant leur exil (volontaire ou forcé) montre bien l'impact de cette aventure pénible sur leur santé physique ou morale ainsi que leur vision du monde. L'expérience est si amère qu'elle fait dire à Hugo le fameux vers : « *Oh ! n'exilons personne ! Oh ! L'exil est impie !* » et à Lamennais son beau refrain : « *L'exilé partout est seul !* ». Celle de Jules Vallès, survenue après la chute de la Commune en 1871, l'a, non seulement conduit à la misère matérielle et à l'affaiblissement physique, mais l'a aussi contraint à accepter d'écrire sous la menace de la censure et à rejeter certains projets qui lui étaient très chers. Dans sa première lettre à Arnould, datée du 3 juin 1872, il revient sur sa fuite désespérée après la Semaine Sanglante : « *Je me suis échappé, le 28, de Belleville en sang, tout noir de poudre et couvert de rouge ; j'ai traversé tout le faubourg plein de bataillons et de peletons d'exécution, déguisé en médecin, debout sur une voiture [...]* ». Ce départ précipité était un tournant dans la vie de Vallès dans la mesure où il l'a obligé à abandonner un univers familier, riche par sa fécondité journalistique et politique, et s'accommoder ainsi d'un monde inconnu, en l'espèce synonyme de misère et de solitude. Sa fuite, vécue comme un ultime adieu à un idéal social et révolutionnaire, annoncera le début d'une cohabitation avec le vide et une lutte contre la déchéance et l'oubli.

En effet, on ne peut comprendre la douleur du proscrit si l'on n'a pas à l'esprit son enthousiasme pour tous les combats menés à son époque ou encore son rôle permanent d'être aux côtés du peuple le plus longtemps possible. Le malheur de Vallès après l'échec des événements de 1871 est autant dans son refus d'admettre son statut de banni, et donc de se voir réduit au silence, que dans son impuissance

devant le temps qui anéantit ses illusions l'une après l'autre. La nostalgie et l'angoisse du lendemain sont les deux sentiments qui le hantent dans sa retraite londonienne ; accentuant son chagrin de vieillir dans la solitude et la défaite.

On essaiera donc, à travers cet article, de montrer les différents aspects que prend la fuite du temps dans le quotidien de Vallès exilé, en s'appuyant sur sa correspondance avec Hector Malot et Arthur Arnould. On verra ensuite comment l'écriture devient l'outil indispensable pour vaincre la torpeur de l'exil et l'absence de la fièvre littéraire et journalistique parisiennes.

Les années noires de l'exil ou le temps figé

« *L'exil est quelquefois, pour les caractères vifs et sensibles, un supplice beaucoup plus cruel que la mort* », disait Mme de Staël. Jules Vallès aurait probablement préféré être tué ou assassiné en plein combat que vivre l'horrible épreuve qu'est l'exil. Pour ce défenseur de la liberté et de la dignité du peuple, vivre loin de la ferveur populaire parisienne est un châtement exemplaire. Ses souvenirs de journaliste combatif et pugnace, d'homme politique résolu et inflexible, d'écrivain fécond et passionné, accentuent son malheur de banni et mettent à l'épreuve la solidité de son engagement. Sa révolte permanente, qui l'a habité tout au long de sa jeunesse, ne peut ignorer le poids d'un exil forcé qui risque d'ensevelir son énergie et son courage. Cet insurgé dans l'âme devient tout d'un coup le témoin impuissant de l'effondrement d'un rêve patiemment entretenu. La révolution de 1871, avortée et réprimée dans le sang, a été la dernière illusion d'un témoin accablé par l'échec. La défaite a été, non seulement la fin d'une époque, mais aussi le début d'une autre, marquée par l'éloignement, la censure et la misère. La nouvelle situation du révolutionnaire vaincu constitue, certes, une forme de renoncement forcé à une lutte dont il racontera les moments forts dans son écriture de l'exil ; elle est également l'embrayeur d'une chronologie particulière à travers un temps particulier (après une défaite), et un lieu particulier (la retraite anglaise). Dans une lettre à Arnould datée du 12 avril 1876, Vallès dresse un tableau aussi sombre que mélancolique d'un futur inconnu : *Nos espérances sont mortes - voici devant nous des années béantes, c'est la proscription et le tombeau peut-être !*²

Depuis Londres, les souvenirs parisiens retrouvent toute leur vigueur et amènent le proscrit à se confier à ses deux amis et correspondants : Hector Malot, écrivain reconnu du monde littéraire parisien ; et Arthur Arnould, compagnon de route, figure de la Commune réfugié en Suisse. Ces lettres de l'exil éclairent sur une période clef de la vie de Vallès. Elles lui permettent de rétablir des liens vitaux avec l'extérieur et de chasser la solitude d'un homme abandonné à ses propres

angoisses. « *Traite-moi en malade et écris-moi autant que tu pourras, je t'en prie* », dit-il à Arnould dans une lettre de janvier 1876. « *Réponds sur le champ, courrier par courrier : j'ai besoin de paroles amies [...]* » La France lui manque, et les quelques nouvelles qui lui arrivent de l'autre côté de la Manche ne parviennent pas à adoucir son exil. En péril, Vallès, multiplie les appels au secours, comme celui du 21 décembre 1875 :

[...] Envahi que je suis par une tristesse sans limites, éteint plutôt que désespéré, avec le dégoût dans l'esprit et le cœur : c'est affreux, et je veux à tout prix secouer cette torpeur et essayer de revenir à la vie de travail et d'émotion [...] Mais le temps passe, le spleen a la main sur moi, la misère a montré son museau, je languis, vieillis, dépéris, et je vous montre ma voile de naufragé au bout d'une perche pourrie ! À moi, si l'on peut, de la côte ! ⁴

Londres devient ainsi le lieu de son dépérissement, anéantissant tout espoir de retrouver l'enthousiasme et l'envie de jadis. L'ennui devient le quotidien du proscrit, étouffant dans une ville qu'il s'amuse à traiter de « lugubre ». « [...] *Climat horrible ! pays du suicide ! Tu ne peux pas t'en faire une idée, et il y a des moments où nous, les échappés de France, nous nous regardons avec des airs de tristesse qui épouvanteraient le bourreau !* » dit-il à Arnould le 12 avril 1876⁵. L'atmosphère londonienne est loin de lui plaire et les habitants qu'il qualifie d' « infâmes » ne lui inspirent aucune sympathie. « *Ô Paris, Paris ! s'exclame-t-il je le regrette de toute la force de ma haine pour les anglais - Oh ! quelle race ! - Tous les dimanches, il me prend envie de crier : aux armes, et de trouer ce silence horrible à coups de canon* ⁶ » Aigri, Vallès va jusqu'à mépriser la terre qui l'a accueilli, en faisant, dans *La Rue à Londres* (un recueil d'articles écrits durant l'exil), une curieuse correspondance entre l'architecture de la ville et le caractère de ses habitants :

*Je n'aurai pas besoin de voir passer ceux qui habitent ces logis pour savoir ce qu'ils valent. À l'heure où les chaussées sont vides et les trottoirs abandonnés [...] la tournure des bâtisses, l'architecture des rues suffiraient pour m'indiquer ce qu'il y a au fond des âmes [...]*⁷.

Cet étrange constat traduit encore une douleur due à l'éloignement et à la solitude. Cet univers sinistrement peint, est aussi une manifestation d'un réfractaire réduit au silence. La rage de l'impuissance fait alors noircir le tableau de la vie anglaise et le paysage londonien devient un lieu de défoulement où l'écrivain toute sa haine du baigneur anglais. En effet, la Tamise est présentée comme « *trouble et vile* », reflétant « *le visage des anglais* » ; les berges dégagent « *la mélancolie* » ; les bateaux ressemblent à « *de grands poissons crevés* » ; le ciel est « *couleur de tombe* » ; les maisons fermées ont « *la mine criminelle* » ; les ateliers sont lugubres

« *comme le drap le plus noir que puissent trouver des couvreurs de cercueil* ». À Londres, Vallès avoue qu'il lui « *prend des envies de hurler* ». L'agitation de Paris lui manque et lui fait haïr la rue anglaise, concentrant la laideur et les habitudes angoissantes de ses habitants. Elle est, en ce sens, la négation de la passion parisienne et le synonyme d'un mutisme effrayant :

Ah ! ce n'est pas la rue de France ! - cette rue bavarde et joyeuse, où l'on s'aborde à tout instant, où l'on s'arrête à tout propos. On suit les femmes, on blague les hommes ; il y a du tapage, des rires, des rayons et des éclairs ; il y a des pétilllements d'ironie, une odeur de plaisir, des souvenirs de poudre. La rue de Londres est, ou énorme et vide, - muette alors comme un alignement de tombeaux - ou bourrée de viande humaine, encombrée de chariots, pleine à faire reculer les murs, bruyante comme la levée d'un camp [...] Mais ce sont des bruits sourds, un grondement d'usine, le tumulte animal - point d'explosion de vie et de passion⁸.

Le dégoût ne cesse de sourdre dans ses lettres. Seul, décontenancé, emmuré dans une pièce minable qui lui sert de refuge, il n'arrive pas à contenir un sentiment de désespoir qui lui gagne l'esprit. La description faite de sa chambre londonienne montre une vive souffrance morale :

Si vous saviez quelle tristesse pèse sur mon cœur , en ce moment dans ma chambre solitaire et muette, où je me trouve après 30 ans d'émotion loin de la patrie, loin des souvenirs de jeunesse, loin de tout et de tous, près d'une fenêtre à guillotine qui, quand elle est fermée, laisse mon grenier obscur comme un tombeau, qui, quand je l'ouvre, vomit le brouillard empoisonné et jaune [...] Cette chanson mélancolique, cette cheminée pauvre, l'isolement, le ciel affreux, les pierres mâchurées, quelques grosses gouttes d'eau comme des larmes de fous sur la vitre blême ; c'est à croire qu'on est à l'agonie et qu'on va mourir ! Dimanche sinistre ! Avenir désolé, vie perdue ! Je n'ai jamais été si triste⁹.

On ne peut être aussi expressif dans la description de la blessure de l'exil. Le rythme saccadé de la phrase traduit parfaitement les sentiments d'un homme impuissant face à son destin. Une plainte qui résonne comme un cri de bagnard dans sa cellule, où s'expriment la nostalgie du passé et la crainte de l'avenir. Le champ lexical de la douleur (larmes, sinistre, triste, obscur, solitaire, désolé, perdue) conjugué à celui de la mort (guillotine, tombeau, empoisonné, l'agonie, mourir) donnent à ce fragment de lettre une allure de testament. Envahi par la peine, Vallès avoue son malheur et donne libre cours à un cœur meurtri. Il écrit de nouveau à Malot pour lui faire part de ses déchirements. Cette fois, c'est encore

l'image du naufragé qui ressort de sa plume : *Répondez-moi, mon cher ami, en vous rendant bien compte de la situation de l'esprit d'un exilé-calculé, que la marée envahit, qui n'a plus qu'un bout de rocher sec, et qui ne veut demander secours, montrer son mouchoir qu'à ceux qu'il estime encore*¹⁰. Dans la même lettre, c'est à l'écrivain qu'il tente de s'adresser pour communiquer sa douleur : *Il faudra que vous écriviez un roman sur la vie d'exil. À cette condition seulement, vous pouvez savoir ce qu'elle a d'énervant et d'absorbant, d'exaspérant et de désespérant [...]*¹¹.

L'avancement dans l'âge semble accentuer la douleur de l'exil dans la mesure où aucun espoir ne surgit de cette étouffante solitude. Mais plus que l'âge en soi, puisque Vallès a 48 ans quand prend fin l'exil, c'est la terrible impression de subir les années dans une totale résignation. Plus le temps passe, plus il constate son implacable effet sur sa santé et son état d'âme. Les journées sont stériles, les nuits creuses et lourdes ; et les souvenirs de la défaite écrasent le proscrit, balayant ses rêves et ses projets. *Ah ! si tu me voyais ! - dit-il à Arnould - J'ai vieilli de dix ans depuis six semaines - gris, voûté, taciturne, un homme de cinquante ans mal conservé !*¹². Ce constat amer conduit Vallès à souhaiter quitter l'Angleterre afin de fuir la lourdeur d'une ville qui lui rappelle à chaque instant son statut de banni. L'appel de la lutte est par ailleurs l'une des options qu'il semble choisir : *J'ai vieilli depuis quelque temps horriblement ! [...] Londres m'était trop lourd, j'irais par-delà l'océan, n'importe où, enterrer ma vieillesse précoce dans un coin du monde, à moins que l'Espagne ne reste en armes, on pourrait aller s'y faire tuer, le fusil aux mains !*¹³ Au milieu de cette souffrance quotidienne, Vallès est pris de remords de ce qu'il a pu dire contre les lamentations d'un Hugo vieilli et meurtri par l'exil. En effet, dans sa lettre du 11 août 1876, il s'accuse d'être injuste à son égard : *Mon cher mai, j'ai blagué Hugo pour ses plaintes d'exil, j'en fais mon mea culpa. J'ai été bête, j'ai dû paraître méchant. Quiconque a connu la vie de proscrit en gardera une marque ineffaçable*¹⁴.

Le temps qui s'échappe inexorablement vient accentuer le malheur du bannissement, brisant l'élan d'enthousiasme qui distingue l'homme Vallès. Corneille qui se plaignait de la « vieillesse ennemie », La Rochefoucauld affirmant que « la vieillesse est un tyran », Chateaubriand l'accusant d'être « la plus proche parente de la mort », sont aussi les manifestations d'une prise de conscience poignante de la fuite du temps. Vallès, condamné à mort après les événements sanglants de la Commune, se voit, ainsi, cerné de partout. À Londres, l'âge et la maladie le tiennent ; à Paris, c'est la guillotine. La fin lui semble proche et l'idée de mourir s'installe définitivement dans un cœur assiégé par la douleur. La disparition de sa mère à Farreyrolles, le 9 mars 1872, est l'occasion pour lui d'admettre sa défaite

et d'avouer son impuissance devant l'inconnu. Dans une lettre adressée à sa tante, datée du 3 juin de la même année, il exprime toute sa douleur de proscrit endeuillée, menacé par la mort loin des siens : *Je ne pensais pas que je ne verrais pas ma mère, dit-il, je suis un vaincu, et notre défaite a été si terrible que les survivants sont condamnés sans doute à mourir loin de leur pays*¹⁵. Mais la mort de sa propre fille, Jeanne-Marie, qu'il a eue d'une relation avec une institutrice de Londres d'origine belge, a fini par anéantir tout espoir de triompher de l'exil ou de construire un semblant de vie. L'enfant meurt le 2 décembre 1875. « Date fatidique », disait Roger Bellet - C'est un 2 décembre que Napoléon III a dirigé le coup d'État de 1851 - ; Arnould est le seul à connaître cet épisode de la vie de Vallès. Le 5 janvier 1876, ce dernier lui envoie une lettre désespérée : *Je viens d'être frappé au cœur, et mon cœur restera meurtri pour le reste de ma vie.* , lui avoue-t-il¹⁶. Puis dans une lettre du 13 janvier, toujours à Arnould :

*Moi, le barbare, le gibier de potence, l'incendiaire et le tueur d'enfants, je m'accrochai à ce berceau. Pour la première fois, je voyais des yeux purs, une bouche fraîche, des gestes naïfs, un être faible qui me souriait, à moi maudit, exilé, blanchi [...]*¹⁷.

Ces deux supplices viennent s'ajouter au souvenir déchirant de la défaite de 1871 et accentuent l'horreur d'un exil habité par le spleen et la mort. Ainsi, se pose la question de l'avenir de Vallès à Londres. Comment réussira-t-il à vaincre ce sentiment du vide permanent ? Va-t-il tenter de reprendre le journalisme militant comme il le faisait si brillamment à Paris ? Décidera-t-il de tout abandonner ? Ou choisira-t-il la voie du livre, celle qu'il a promis d'investir, aussitôt l'orage de la révolution serait apaisé ? Quoi qu'il en soit, la situation de Vallès à Londres lui impose de tourner la page de la Commune et d'entreprendre des projets plus personnels afin d'éviter de retomber dans la misère des premières années parisiennes. [...] *Une fois le larmier vide, la douleur adoucie, je me mettrai en marche, et si odieux que soit le pays, si méprisé que nous soyons, il faudra bien que je gagne mon pain.* dit-il à Arnould le 5 janvier 1876¹⁸. C'est pourquoi il commence, dès 1872, à envoyer des articles à des journaux parisiens, pour non seulement assouvir sa passion d'écriture, mais aussi pour subvenir à des besoins essentiels dans sa retraite londonienne. Vallès a compris qu'à Londres, *si l'on perd les deux ou trois personnes qui peuvent un jour vous faire gagner un morceau de pain, c'est fini !*¹⁹

L'écriture de l'exil ou la lutte contre l'oubli et la déchéance

Le journalisme à distance

Je compte sur les souvenirs que j'ai laissés dans la patrie pour me faire une vie dans le fond de l'exil., affirme Vallès dans une lettre à Malot, le 7 octobre 1874²⁰.

Durant l'exil, l'écriture chez Vallès devient sa seule arme pour défier la pesanteur du vide envahissant. Elle se construit à travers le besoin inhérent de parler de l'échec, de la révolte et du désenchantement. Elle prend sa source dans l'affrontement entre un passé glorieux, réduit à l'image de cendre, et un présent endeuilé qui empêche l'émergence d'une prose féconde. Sa radiation par le Société de Gens de Lettres le 30 mai 1874 n'a pas affecté sa détermination à retrouver les pages de la presse française, ni sa volonté d'écrire un roman ou ce qu'il appelait « une œuvre capitale ²¹ ». Une des formes de résistance sera donc l'écriture. Elle tâchera de panser les désillusions de l'homme et de donner un sens à sa vie d'exilé. Sans doute, sent-il, au-delà de la sanction de l'exil, le malheur d'être interdit de publication, réduit au silence, coupé d'un monde il s'est attaché. La fracture est brutale, si l'on connaît la passion que porte Vallès à son métier de journaliste et le lien si fort qu'il a noué avec ses lecteurs. « *L'exil ne serait rien, dit-il, s'il avait sa vie et son but, mais je tremble de ne pouvoir l'occuper dignement*²² ». Se trouvant dans une situation de ce que Jacques Migozzi appelle « une dépendance institutionnelle ²³ » qui le prive de toute possibilité de publier sous son patronyme, il se trouve obligé de prier des amis en France de lui trouver des collaborations même temporaires. C'est ainsi qu'il demande le soutien de Malot, « l'ami des mauvais jours », selon l'expression de Marie-Claire Bancquart²⁴, pour l'introduire dans *Le Siècle* de Jules Simon, pour solliciter l'effort de François Polo, directeur de *L'Éclipse*, ou de Chevalier, ancien éditeur du *Cri du peuple* de Jules Vallès, afin de mettre en vente une gazette qu'il compte publier depuis Londres. « [...] *Rendez-moi encore ce service. Ce sera mon salut.* », lui dit-il²⁵. Mais toutes ces tentatives n'ont trouvé aucun succès dans la mesure où Vallès n'a pu envoyer qu'un seul article à Paris, publié dans *La Constitution* de Portalis, le 25 mars 1872. Ironie du sort, le journal meurt deux jours après ! Il a fallu attendre 1876 pour que ses articles soient acceptés par les journaux français, à l'instar de ceux qui s'échelonnent dans *L'Événement* sous le titre « La Rue à Londres », puis d'autres parus dans *Le Réveil*, *Le Voltaire*, *Le Radical*, *La Marseillaise*, *Le Citoyen de Paris...* jusqu'à son propre journal parisien de 1879 (*La Rue*) dirigé par depuis Bruxelles, et qui préparera son retour à Paris après l'amnistie de 1880. En attendant, il essaie de créer un journal londonien qui, dit-il, « serait moitié *La Vie parisienne* moitié la *Gazette des beaux-arts* de la vie anglaise »²⁶. Il renouvelle sollicitations pour Malot d'intervenir

pour expliquer son dessein à des éditeurs puissants. Sa foi en ses projets semble inébranlable. Il repense à la chronique qui a fait sa fortune à Paris ; parle d'un journal qui serait « *une arme brillante et sûre* » ; rêve d'être « *riche dans trois ou quatre ans !* » de mettre son talent au service du commerce des livres et des œuvres d'art parisiennes. Mais aucun de ces projets ne verra le jour, faute d'argent et de répondants à Paris. Il n'est donc pas étonnant qu'un Vallès amer laisse échapper un cri de détresse un jour de septembre 1875 :

Je n'ai que vous pour me proposer [...] car je suis acculé, car je meurs de tristesse, car je me sens vieillir sans une clarté sur l'hiver de ma vie [...] À Mazas, j'attendais avec émotion le moment où j'entendais un pas, un rire, un souffle à travers ma cellule. Exilé, j'attends, les yeux, les oreilles et le cœur vers la France²⁷.

Il faut dire que la situation de la presse après les événements de 1871 est loin d'être favorable à la réintégration des anciens communards, et les quelques velléités ressenties ont été anéanties par le « coup d'État » du 16 mai 1877 (par lequel Marc-Mahon a provoqué la démission du gouvernement de Jules Simon et la mise en place d'un gouvernement d'Ordre moral) éclipsant la quasi-totalité des journaux d'opposition. Le refus est parfois plus explicite et catégorique. Nul n'ose l'engager. Vallès semble tellement dépossédé de son droit d'écrire, d'être avec les lecteurs, de participer à la vie littéraire qu'il assure à Malot être prêt à tout essayer : *Je suis disposé à tout faire, comme un manœuvre : chronique, envoi de faits, articles de genre, traductions*. De peur d'être englouti par la misère et l'indigence, il déclare également être prêt à se vendre à bas prix : *Si j'avais un coin où je puisse écrire même à un sou la ligne, j'y écrirai*, lui dit-il le 11 septembre 1875. À André Gil, il confie sa détresse : *C'est dire que je n'ai plus, à partir de l'heure qui sonne, que mon travail pour vivre, exilé, calomnié, condamné demain !*²⁸

Dans l'attente d'un éventuel secours de Paris, Vallès plonge dans la rédaction d'une pièce de théâtre qu'il appelle *La Commune de Paris*, où figurent « *tableaux à l'horizon rouge, drames écrits en langues de feu !* »²⁹, comme pour exorciser le passé avec son épouvantable souvenir de combat et de sang. Mais le projet de la mettre en scène, comme le souhaitait Vallès, est resté sans lendemain, puisque ni les démarches de Malot pour recommander cette idée à l'acteur Dion Boucicaut, ni la lecture devant des amis à Lausanne ou à Londres n'ont permis de la promouvoir. Vallès désespère et pense à tout abandonner : « *C'est triste, allez, la position d'un proscrit, d'un proscrit sans auréole ; nous sommes au ban de l'histoire !* » dit-il amèrement à Malot le 7 octobre 1874³⁰. Désormais, il caresse l'idée de mettre dans « *un bouquin intime* » les révoltes du moment ainsi que les souvenirs d'un passé dont il veut témoigner

Le roman entre la révolte de l'instant et les émotions du passé

Pour ne pas sombrer dans la déchéance, Vallès tentera de réduire le fossé qui sépare ses rêves de la nouvelle réalité difficilement vécue. Son but est, d'ailleurs, d'inscrire son œuvre dans la continuité chronologique d'une lutte collective, qui dépasse le cadre individuel de la proscription, tout en le chargeant de sa valeur émotionnelle. En ce sens, le communard exilé tente de sauver de l'oubli une génération de sacrifiés dont il est l'un des représentants, et de témoigner dans un livre de tout le malheur qu'elle a pu supporter : *J'ai mon plan, mon but, je vise à écrire une œuvre capitale où sera reflété le caractère, où sera raconté la malheur d'une génération* ³¹.

Le long cheminement qu'a connu l'œuvre romanesque de l'exil, la complexité de son élaboration ainsi que la présence explicite de la vie de l'auteur, nous poussent à montrer les motivations profondes qui ont conduit Vallès à entreprendre son projet intime. On trouve dans les lettres de l'exil cette volonté du « réfractaire » de parler de ses colères et de ses blessures, le besoin de dire ses angoisses et ses peines, l'évocation de la faim, de la misère, de Paris ensanglanté. L'écriture devient catharsis, soulageant l'écrivain du poids d'un destin mal accepté. Depuis sa cellule londonienne, il réfléchit à l'orientation à donner à son roman, optant tantôt pour une histoire intime, tantôt pour un grand livre qui reprend les grands événements historiques de son siècle. Vallès n'a pas cessé de parler de son *œuvre passionnée et frémissante*³². Les lettres du premier semestre de 1875 sont la preuve écrite de nombreux atermoiements de Vallès, pris entre la nécessité d'écrire pour survivre, donc sans allusion à son passé communard, et la volonté de faire l'histoire d'une génération. Un livre qui mêlerait son existence à celle de ses compagnons de route, sans oublier les hommes de 48 auxquels il avoue une grande admiration. Le souvenir de la défaite attise également l'ardeur de parler des vaincus : ceux qu'il a côtoyés dans les rues de Paris, sur les barricades et dans les cafés bruyants de la Capitale. Les douleurs de l'homme Vallès participent à la construction de l'édifice romanesque souhaité et donnent au roman un gage de sincérité. À en croire Vallès, ce livre serait l'achèvement parfait de son existence :

*J'enfermerai trente ans de sensations dans le cadre de la politique et de l'histoire, et il y aurait de l'amour et de la misère, des sanglots et des fanfares, des portraits d'heureux, des paysages de batailles, des odeurs de campagne, de l'ironie de Paris ! Je voudrais qu'après avoir lu ce livre, la génération qui vient nous plaigne, nous pardonne et nous aime. Je suis triste de mourir avant de l'avoir écrit, et un roman comme celui-là, peut être un événement. Ce sera le couronnement de ma vie*³³.

La crainte de mourir avant d'accomplir ce projet hante l'esprit de l'exilé qui a peur du rejet de son œuvre. Ne pas l'accepter est pour lui une trahison et une lourde défaite à assumer : « Ce n'est que la peur de ne pouvoir travailler à mon œuvre qui me donne à présent l'angoisse - la peur de vieillir encore et de m'attrister et de m'user dans un combat contre la vie, sans joie pour mon cœur, sans profit pour les autres. », dit-il à Malot, mi-janvier 1876. Alors il le prie d'intervenir en sa faveur, en lui rappelant la misère qu'il endure dans sa retraite solitaire et en insistant sur le fait qu'il est son unique chance pour s'en sortir. Vallès trouve dans cet interlocuteur attentif le seul moyen de faire entendre sa voix par-delà les frontières de l'exil. Il s'y attache avec toute la hargne d'un naufragé. Les expressions se multiplient, mais expriment souvent le même besoin de réussir et de percer : « *vous apporterez la foi en traitant en mon nom* » ; « *C'est donc à vous qu'incombe la tâche de lui annoncer mes intentions* » ; « *C'est entre vos mains que je remets ce que j'ai dans la tête ou le cœur* » ; « *Je sais que votre parole est sûre. Je sais que vous ne me négligerez ni m'oublierez.* » Mais les réponses qu'il reçoit sont loin de satisfaire son ambition première. Il découvre que le projet initial d'une « œuvre capitale » et, au moins pour le moment, impossible à réaliser. Deux mois plus tard, il confie à Malot son dégoût d'attendre et d'espérer. Il lui présente sa dernière résolution qui semble reporter le projet de la grande fresque historique, et où il parle pour la première fois du premier tome de la trilogie de *Jacques Vingtras*, un récit d'enfance où la portée sociale serait en filigrane. En effet, le récit d'enfance trouve *a priori* sa source dans une double tentative de fuite et de détournement. Il est vrai que l'horreur de revivre les années de pauvreté de Paris le pousse à tenir compte de sa nouvelle situation littéraire et juridique en France. Il a dû se rappeler sans doute la mansarde et ses angoisses, les trente francs par mois, les journées sans rien dans le ventre, les articles refusés, les dettes accumulées. Cette décision, outre son côté contraignant, montre parfaitement que la peur de la censure et de l'indigence ont fini par l'emporter devant l'obstination d'écrire le livre « de combat » ; même si l'on considère que ce renoncement temporaire est une forme de contournement de la violence liberticide à l'encontre des écrivains communards exilés. Le récit de *Jacques Vingtras* devient en quelque sorte une libération de la douleur qui l'envahit depuis son exil, une façon de d'extérioriser ses émotions. Vallès a besoin de témoigner, de se livrer à sa mesure, non qu'il soit amoureux de la polémique et du dénigrement, mais parce qu'il veut « *tout donner* » et « *tout retrouver* » en montrant à ses lecteurs et à la postérité « *son cœur meurtri* »³⁴ Une révolte d'un écrivain sur son pupitre, sollicitant sa mémoire et arrachant à l'Histoire les souvenirs douloureux d'un insurgé désormais abandonné à son propre sort. Terrible donc est cette tentation de renoncer, d'abdiquer. Vallès sent qu'il tombe doucement dans l'oubli d'autant plus que les journaux sombrent l'un après

l'autre et craignent de plus en plus les copies des exilés : « *C'est vraiment désolant ces supplices infligés, je ne dirai pas à l'estomac, mais à la tête ! Je ne parle pas des menaces de misère, mais des peurs de mutilation. Jamais libre, jamais, jamais !* »³⁵. Vallès est désormais obligé de gérer la difficile équation du texte qu'il souhaitait écrire et les contraintes de la publication ainsi que le conflit existant entre deux instances antagonistes : le désir et la nécessité.

Ce choix vallésien est une forme de fatalisme aussi bien qu'une conséquence logique d'une situation où le tragique tient les rênes du destin du proscrit. Son acceptation de la nouvelle réalité (exil, censure, condamnation à mort,...) ramène le banni dans le monde de l'écriture qui lui a permis de résister autant qu'il pouvait à la tentation de la mort : *Exilé, impuissant, peut-être mort pour la lutte, je songe à trouver dans les études et le métier que j'aime des distractions et un gagne-pain qui ne sentent pas la poudre, jusqu'à la tombe ou l'amnistie*³⁶. Mais cette amnistie tarde à venir et plonge Vallès dans un désespoir total. Il est, en effet, affligé par la tentation en France de sacrifier toute la cohorte des communards exilés. Il ne cache pas sa peur d'être écarté et d'être considéré comme un incendiaire à bannir. « *J'ai peu d'espoir* », dit-il à Arnould dans une lettre de février 1876, lequel lui fait part également de son scepticisme profond. On imagine la détresse de Vallès, impatient de retrouver Paris et ses luttes. Désormais, il n'a qu'un refrain sur les lèvres : le retour à Paris. Il a conscience qu'il a vieilli et semble redouter le regard des amis : *Enfin ! Je vais revoir la France et Paris ! Les amis anciens - s'il en reste quelques-uns - ne reconnaîtront pas dans l'amnistié, dont l'âge et l'exil ont élargi le torse, voûté les épaules et blanchi la tignasse, l'insurgé d'autrefois, maigre et nerveux*³⁷.

Conclusion

Outre son côté contraignant et douloureux, la période de l'exil de Vallès était l'occasion d'entamer une riche œuvre romanesque qui lui a permis d'être consacré - même tardivement - comme un écrivain de talent. Elle lui a permis de ramener la révolte qui l'habite dans la sphère intime du livre, celui même qu'il accuse de faire des victimes³⁸. Jacques Migozzi a bien analysé l'influence de cette expérience de la proscription dans la mise en œuvre du projet romanesque, en affirmant que la confrontation entre l'écriture vallésienne et la censure peut être considérée dans son « *rôle créateur* » et « *dans sa fécondité poétique* »³⁹. Autrement dit, il confère à la censure, et bien sûr à l'impatience de Vallès à se voir publié, un rôle déterminant dans la mise en place d'une œuvre dont l'orientation et le ton ont dû être transformés au fil des mois. Dans *Le Tableau de Paris*, Vallès a lui-même donné à l'exil une dimension « féconde » : « *Il est à constater, dit-il, que le brouillard de*

Londres n'a jamais endolori le talent ni voilé la flamme dans les têtes françaises. Au contraire, il a trempé des styles, comme l'eau boueuse du Furens trempe les armes ; [...] Cette épreuve de l'exil, ajoute-t-il, a été bonne pour quelques écrivains, c'est acquis »⁴⁰. En effet, on ne peut nier que le jaillissement de cette œuvre reste largement marquée par les douleurs de la proscription même si l'on continue à croire qu'elle traduit uniquement un désir de raconter sa vie.

On peut ajouter également que, malgré le supplice de l'éloignement forcé, Vallès demeure un éternel révolté qui tient à défendre ses idées. Même réduit au silence et écrasé par la censure, il tient à réaffirmer sa liberté de penser ou ce qu'il appelle *la liberté sans rivages*. *Je souffre affreusement de l'exil, moi expansif, sanguin, causeur, remueur ! J'étouffe dans l'immense cellule de Londres, mais je préfère y mourir désespéré et ne pas m'écarter de ma ligne de franchise à tout propos et de logique sociale au grand jour* ⁴¹.

On peut dire enfin que, dans l'attente de l'amnistie et contrairement à d'autres écrivains de l'exil, Vallès n'a pas sombré dans le désespoir démoniaque et a toujours cru en la possibilité d'une issue. Ceux qui n'y ont pas cru jusqu'au bout, ont fini par lâcher à l'image de Joseph Roth, journaliste et écrivain autrichien, qui, réfugié à Paris, y meurt désespéré, en 1939 à l'âge de 45 ans. Stefan Zweig, moralement détruit par la guerre et l'exil, se donne la mort à Pétrópolis, au Brésil, en 1942. Sandor Marai, écrivain hongrois, auteur notamment des *Braises* et des *Révoltés*, se tire une balle dans la tête, à Sa Diego, en Californie, en 1989.

Bibliographie

Bellet, Roger 1995, *Jules Vallès*, Paris, Fayard.

Delfau, Gérard, 1971, *Jules Vallès, l'exil à Londres (1871-1880)*, Paris-Montréal, Bordas.

Gallo, Max, 1988, *Jules Vallès, la révolte d'une vie*, Paris, R. Laffont.

Hugo, Victor, 1998, *Ce que c'est que l'exil*, La Rochelle, éd. Rumeur des Âges,

Migozzi, Jacques, *L'écriture de l'histoire dans la trilogie de Jules Vallès : L'Enfant, Le Bachelier, L'Insurgé*, thèse, 1990, Université de Paris VIII.

Migozzi, Jacques, « Une écriture de travail : cris et chuchotements de la correspondance d'exil vallésienne », décembre 1999, *Les Amis de Jules Vallès*, n° 28.

Vallès, Jules, 1970, *Correspondance avec Arnould, avec Malot*, Œuvres complètes publiées sous la direction de Lucien Scheler, Éditeurs Français Réunis.

Vallès, Jules, 1990, *Œuvres complètes* publiées sous la direction de Roger Bellet, Gallimard.

Vallès, Jules, 1969, *La Rue à Londres*, Œuvres complètes (t. IV) publiées sous la direction de Lucien Scheller.

Notes

1. Jules Vallès, *Œuvres complètes*, éd. Livre Club Diderot, édition revue, annotée et préfacée par Lucien Scheler et Marie-Claire Bancquart, t.IV, p. 926. Toute la correspondance de Vallès avec Malot et Arnould, citée dans cet article est extraite de ce même volume des Œuvres complètes.
2. *Ibid.*, p. 957
3. *Ibid.*, p.946.
4. Lettre à Malot, *ibid.* pp. 1132-1133.
5. Lettre à Arnould, *ibid.* p. 955. Ceci rappelle la confiance d'Edgard Quinet à Mme Henri Martin dans une lettre d'octobre 1855, envoyée depuis la Belgique : « Je continue à errer dans cette grande ville comme dans un bois. De loin en loin, je rencontre quelque être errant comme moi, c'est un proscrit. Nous nous serrons la main, voilà le grand événement de la journée et toutes nos journées se ressemblent », citée par Simone Bernard-Griffiths dans son introduction à *L'Histoire de mes idées*, Paris, Flammarion, 1972.
6. Lettre à Malot, 12 mars 1876, *ibid.*, p. 1151.
7. *La Rue à Londres*, chapitre « La Rue », *Œuvres*, éd. « La Pléiade, t. II, p. 1135.
8. *Ibid.*
9. Lettre à Malot, 27 février 1876, *op., cit., p. 1142.*
10. Lettre à Malot, octobre 1875, p. 1129. Cette image du naufragé, on la retrouve également chez Hugo, dans son discours devant une foule immense qui venait l'acclamer à son arrivée à Jersey : « Moi, naufragé, encore tout ruisselant de la catastrophe de décembre, tout effaré de cette tempête, tout échevelé de cet ouragan [...] », Victor Hugo, *Ce que c'est que l'exil*, éd. Rumeurs des Anges, 1998, p.19.
11. *Ibid.* p. 1127.
12. Lettre à Arnould, janvier 1876, p. 941.
13. *Ibid.* janvier 1873, p. 934.
14. Lettre à Malot, p. 1169
15. Lettre à sa tante, *Œuvres, op., cit., p. 1434.*
16. Lettre à Arnould, p. 935.
17. *Ibid.* p. 938.
18. *Ibis.*, p. 936.
19. Lettre à Malot, p. 1110.
20. *Ibid.*, p. 1115.
21. Lettre à Malot, début 1875, p. 1123.
22. *Ibid.*, 12 mars 1876, p. 1148.
23. Voir *L'écriture de l'histoire dans la Trilogie de Jules Vallès*, thèse, Université de Paris VIII, 1990, p. 80.
24. Introduction à la *Correspondance avec Hector Malot*, *Œuvres complètes de Jules Vallès*, publiés sous la direction de Lucien Scheller, EFR., 1968, p. 17.
25. Lettre à Malot, 2 septembre 1874, p. 1114.
26. *Ibid.*, début 1875, p. 1119.
27. *Ibid.*, p. 1130-1131.
28. Lettre à André Gil, début 1872, p. 1425.
29. Lettre à Malot, 6 janvier 1873, p. 1108.
30. *Œuvres, op., cit., p. 1115.*
31. *Ibid.*, début 1875, p. 1123.
32. *Ibid.* p. 1122.

33. Lettre à Malot, début 1875, p. 1123.
34. Lettre à Malot, 21 janvier 1876, p. 1137.
35. *Ibid.*, 24 septembre 1878, p. 1299-1300.
36. *Ibid.*, début 1875, p. 1120.
37. Lettre à Callet, in *Chronologie, Œuvres*, éd. « La Pléiade », t. II, p. XLVII.
38. Voir l'article *Les victimes du livre*, paru dans *Le Figaro* du 9 octobre 1862 et repris dans son livre *Les Réfractaires* de 1865.
39. Jacques Migozzi, « Une écriture de travail : cris et chuchotements de la correspondance d'exil vallésienne », in *Les Amis de Jules Vallès*, n° 28, décembre 1999.
40. Jules Vallès, *Le Tableau de Paris*, Œuvres complètes, E.F.R., 1971, p. 258-259.
41. Lettre à Arnould, 19 avril 1879.